

## «L'ESPAGNE COMME PROBLÈME», «L'ESPAGNE COMME SOLUTION»

à Maurice Molho

He aquí la genuina potencia española. Sobre el fondo anchísimo de la historia universal fuimos los españoles un ademán de coraje. Ésta es toda nuestra grandeza, ésta es toda nuestra miseria.

José Ortega y Gasset, «Temas del Escorial»<sup>1</sup>

**ALET VALERO**

Université de Clermont- Ferrand II

La fin du siècle, doublée de la fin du millénaire, suscite et va susciter des rétrospectives et des bilans. Il paraît légitime qu'à cette occasion resurgisse la question de «l'Espagne». Or, cette légitimité se vérifie à travers une série de publications qui, par ailleurs, sont de nature à alimenter un débat qui pourrait rebondir.

En vérité cette réflexion sur «l'Espagne» ne s'est pas arrêtée — comment le pourrait-elle ? — mais elle va trouver l'occasion de s'intensifier à des niveaux divers. Un des plus visibles est celui qui naît de l'actualité. Nous n'en parlerons quasiment pas pour des raisons évidentes de temps. De plus, les aléas de la vie politique peuvent masquer des phénomènes plus significatifs. Ces aspects, d'ailleurs, nous entraîneraient vers des questions différentes : celles qui traitent de l'organisation ou des programmes politiques.

---

<sup>1</sup> José Ortega y Gasset, «Temas del Escorial», *Notas de andar y de ver*, Alianza Editorial-Revista de Occidente, 1988, p. 59.

La «question de l'Espagne» porte davantage sur la réflexion que des penseurs, des écrivains, des philosophes, des intellectuels mènent sur le rôle, la place ou le “destin” de l'Espagne. A travers quelques textes qui nous ont semblé majeurs, nous essayerons d'évaluer où en est cette réflexion. En général, ces textes présentent de vastes panoramas de l'histoire de l'Espagne. Il n'est pas possible d'évaluer ici ne serait-ce que les différences. Deux questions ont peu à peu émergé — pour nous ? — des textes : celles des territoires et celles des représentations. Nous limiterons notre réflexion à ces deux thèmes dont nous n'examinerons que quelques aspects.

Cette double problématique se superpose à la fin de ce siècle à la suite d'une lente évolution. La question des territoires, plus exactement la place de la Castille au sein de l'Espagne est un élément majeur de la génération de 98 ; celui de sa représentation y est intimement lié. Mais celui de la dévalorisation de l'Espagne à l'étranger n'est pas au centre des débats. J. Valera<sup>1</sup> l'aborde en 1868, J. Juderías<sup>2</sup> à partir de 1914. Or, elle est maintenant présente dans les textes que nous allons étudier, parfois comme élément primordial. C'est pourquoi nous avons choisi ces deux thèmes. Pour illustrer cette superposition et l'actualité de la question nous pouvons prendre les premières lignes du prologue du livre de Julián Marías, *España inteligible, razón histórica de las Españas*, (1985) :

España se ha presentado reiteradamente como un misterio o enigma, como una realidad incomprensible, tal vez contradictoria, por lo menos incoherente, conflictiva, desgarrada por tensiones insuperables, frustrada. Así se ha mostrado a los ojos de los extranjeros, y más aún de los propios españoles. El tema de la «preocupación de España» cruza toda nuestra literatura — más allá de la obra de los historiadores o sociólogos — desde el siglo XVI hasta hoy, y no es difícil encontrar preludios en la Edad Media. Esta permanencia revela un carácter intrínseco [...].

Entre l'Espagne énigmatique et l'Espagne intelligible, on entrevoit les renversements et les enjeux. C'est en quoi cette réflexion dépasse le cadre

---

<sup>1</sup> J. Valera, «Sobre en concepto que hoy se forma de España», Madrid, 1868, *Obras completas*, Madrid, Aguilar, 1947, t. 3, p. 737-753. Il est lui-même le continuateur d'une longue lignée.

<sup>2</sup> Julián Juderías, *La leyenda negra. Estudios acerca del concepto de España en el extranjero*, Barcelona, Araluce, 1914.

## "L'Espagne comme problème", "l'Espagne comme solution"

académique et, dans l'esprit des auteurs, se pose comme une projection vers le futur. Elle est une question de fin de siècle et de millénaire.

Avant de commencer sur des points précis, quelques mots des ouvrages écartés. A la lecture certains livres nous ont paru excessifs, passionnels, trop personnels — égocentrés — ou fragmentaires : de Gabriel Albenadea, *España a la deriva*, (1995) ; de Federico Jiménez Losantos, *Lo que queda de España*, (1995) ; de Emilio Romero, *Así está España. Cuando acaba el siglo XX*, (1995). Ils révèlent des craintes, des agacements, des espoirs qui sont abordés ou analysés dans des livres majeurs. Nous avons également laissé de côté l'ouvrage de Josep Fontana, *Europa ante el espejo*, (1994) qui n'analyse pas réellement la fonction du miroir dans la formation d'une "unité" , en l'occurrence l'Europe. Par ailleurs, nous n'utilisons que partiellement le livre de Ramón Tamames, *La España alternativa*, (1994) qui débouche rapidement sur des analyses économiques.

### SITUATIONS NOUVELLES : CRAINTES ET NOSTALGIES

Nous pourrions multiplier les exemples montrant que la question est à l'ordre du jour mais ce n'est pas l'objet de cet article. Signalons seulement trois types de causes :

— La situation nouvelle dans laquelle se retrouve l'Espagne en cette fin de siècle (fin du Franquisme, monarchie constitutionnelle, démocratie, intégration dans la CEE, dans l'OTAN, etc.).

— Les faisceaux de craintes : celles qui reposent sur l'actualité immédiate et le discrédit de la vie politique espagnole<sup>1</sup> ; celles, plus diffuses, qui naissent du sentiment de menace que représente l'idée européenne ou la crise de cette même idée ; d'autres peurs sont encore plus vagues et tendent à dépasser les frontières<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir par exemple «Ahora mismo estamos ante la invitación más importante hacia el regeneracionismo. La causa principal es el amor a instalarse en el poder y el ejercicio de la corrupción. [...]», Emilio Romero, Regeneracionismo y vertebración, *Así está España. Cuando acaba el siglo XX*, Planeta, 1995, p. 44-46.

<sup>2</sup> Ainsi ce constat de J. Fontana, *Europa ante el espejo*, Barcelona, Crítica, 1994, p. 152-153 : «Son muchos los que, sintiéndose abandonados en una sociedad insolidaria, tratan de escapar a su soledad a través de formas de agrupación toleradas. Los jóvenes se refugian en subculturas alternativas [...] y muchos adultos canalizan sus necesidades a través del apoyo militante a un club deportivo, a una actividad o a unas sectas religiosas cuyo éxito se basa en el hecho de ofrecer

— Les nostalgies de tous ordres (vestiges politiques, exaltation des terroirs, redécouvertes, retour du rural, résurgence des stéréotypes<sup>1</sup>, etc.).

Bien évidemment ces différentes sources se mêlent et s'influencent réciproquement. Elles débouchent souvent sur des problèmes d'identité.

## LA RÉFLEXION ONTOLOGIQUE

### LES TERRITOIRES ET L'HISTOIRE

On sait l'importance qu'ont eue les territoires dans la perception et la définition de l'Espagne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Francisco Giner de los Ríos, Unamuno, Azorín, Menéndez Pidal, A. Machado, Ortega y Gasset, pour ne citer que les principaux, exaltent le paysage castillan, l'œuvre historique de ses habitants, le rôle de la langue et de la création littéraire, le poids des institutions mises en place, etc. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls, le mouvement excursionniste, par exemple, les précède et associe à leurs préoccupations notables et élites locales, parfois même des associations d'éducation populaire. La Castille n'est pas non plus le seul espace célébré même s'il est vrai qu'elle fascine les meilleures plumes. Ortega écrit une *Teoría de Andalucía*, J. Verdaguer chante les Pyrénées catalanes (*Canigó*), etc. De fait, chaque unité territoriale se constitue autour des représentations que ses partisans se donnent de ces espaces jusqu'au degré d'auto-affirmation jugé nécessaire par ces mêmes acteurs.

Cette approche de l'Espagne par son ou ses territoires traverse le XX<sup>e</sup> siècle. On la retrouve chez Pedro Laín Entralgo, d'une manière très développée et complétée par de nouveaux éléments comme le projet historique et le hasard.

---

solidaridad a unas masas urbanas inseguras y desarraigadas. [...]. Y es que, si los terrores del año mil no existieron jamás, los del año dos mil están ahí, ensombreciendo nuestros días».

<sup>1</sup> Un exemple parmi d'autres : «[...] precisamente ahora, cuando — industrializada nuestra sociedad, e incorporada España a la Europa comunitaria y a la Alianza militar del Atlántico Norte — vivimos en plena democracia, están surgiendo sobre la vieja piel de toro creaciones tales, que parecerían intencionadamente encaminadas a reafirmar los manidos clisés románticos de «la España eterna» a convalidar la proverbial España de Mérimée ; esto es, aquella pintoresca España, tradicional y rural, en cuya contemplación han solido hallar deleite los ojos extranjeros y complacida confortación los indígenas afectados de ideológicas nostalgias.», Francisco Ayala, *La imagen de España*, Alianza Editorial, 1986, p. 212.

## "L'Espagne comme problème", "l'Espagne comme solution"

Medio geográfico, condición étnica, libertad convertida en proyecto histórico y hábito social, eventos azarosamente sobrevenidos ; tales son los cuatro momentos esenciales del destino de un pueblo y tal es, desde un punto de vista genético, la estructura esencial de su modo de ser.<sup>1</sup>

En cette fin de siècle, dans son *España inteligible*, Julián Marías<sup>2</sup> remet plusieurs fois en question cette approche non sans souligner en quoi le territoire espagnol est, à ses yeux, paradoxal. Pour lui il ne constitue pas l'élément premier de la réalité historique de l'Espagne. Mais, dans le même mouvement, il affirme que «le territoire de la Péninsule a été un élément décisif dans la constitution de l'Espagne comme telle». De la description qu'il donne on peut déduire que ce paradoxe tient à l'extrême diversité des paysages et à la douzaine de régions fortement individualisées qui composent le pays. Le passage d'une unité paysagère à l'autre obéit «non à une structure statique mais *dramatique*», le tout dans un ensemble, la Péninsule Ibérique, possédant une grande unité. Celle-ci s'impose sur la diversité ou même la rivalité des habitants sans que ceux-ci en aient conscience. Par ailleurs, même si «la Castille n'est pas toute l'Espagne, physiquement et historiquement elle est la partie centrale de la Péninsule, l'unité majeure en ce qui concerne le territoire et les habitants. Géographiquement, la Castille est le lieu où toutes les terres espagnoles se rencontrent...».

Pendant J. Marías refuse l'idée de tout déterminisme et il voit dans l'existence du Portugal la preuve que la réalité géographique a été contrariée par l'histoire, en quelque sorte, par cette «liberté devenue projet historique» dont parle P. Laín Entralgo. Sans doute peut-on nuancer l'apparent «déterminisme» du territoire en s'inspirant de ce que J. Marías dit de la «liberté de l'histoire». La réalité humaine n'est pas de l'ordre du mécanique et de la fatalité, «on peut toujours choisir entre plusieurs chemins». «L'histoire n'est pas déterminée, mais elle est certainement conditionnée». Malgré le désir explicite de distance ou de nuances, cette approche demeure redevable à la réflexion ortéguienne, ne serait-ce qu'à travers Laín Entralgo<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Pedro Laín Entralgo, *¿A qué llamamos España?*, Madrid, Espasa Calpe, 1971, réédition de 1984, p. 59.

<sup>2</sup> Julián Marías, *España inteligible*, Madrid, Alianza Universidad, 1985, éd. 1993.

<sup>3</sup> Pour ne prendre qu'un exemple immédiat, on pourrait comparer la citation de Laín Entralgo, qui figure ci-dessus, avec des affirmations de J. Marías pour qui «la liberté et le hasard sont décisifs dans

## LA MOSAÏQUE ET LE REGARD NEUF

Dans les années soixante-dix, Pedro Laín Entralgo s'inscrit encore, semble-t-il, dans la lignée d'Ortega y Gasset et, au-delà, de Francisco Giner de los Ríos. La réflexion d'Américo Castro conforte et alimente cette communauté de pensée. A l'époque de Giner de los Ríos, le contexte est dominé par l'évolutionnisme et le territoire imprime une influence sur les communautés qui le peuplent. De ce point de vue l'organisation de l'essai de Laín Entralgo est très révélateur. La première partie est une longue description analytique du territoire, un peu à la manière de Michelet dans le *Tableau de la France* (1833) : elle offre tous les ingrédients qui relèvent du constat<sup>1</sup>. Le désir d'objectivité ou plutôt de vérité y est présent même s'il (du fait même qu'il) se donne une modalité lyrique ou esthétique. Cette démarche très ginérienne aspire d'ailleurs à une théorisation du paysage.

En réalité, avec la lecture ou la glose du paysage que le récepteur nous offre, celui-ci nous permet d'accéder au système qui soutient sa représentation. Nous sommes donc face à un double paysage : celui du territoire représenté et celui de son système réceptif. Le second nous intéresse davantage surtout dans le bilan que nous tentons aujourd'hui car il permet d'établir des généalogies. Ce système réceptif ne livre pas le calque d'un référent ; au contraire, il peut être aussi générateur dans une proportion que dans certains cas il sera intéressant d'évaluer. Le cas extrême étant celui où le contemplateur donne le sentiment de se projeter dans le paysage qui l'entoure. Bref pour schématiser, nous serions tenté de dire qu'avec le système réceptif nous sommes dans la sphère de l'idéologie.

---

la sphère de l'humain». Cette communauté de pensée rend quelque peu surprenante la distance prise, au début de *La España inteligible*, à l'égard de la notion de «mosaïque». J. Marías la range parmi les visions qui présentent l'Espagne comme un pays «anormal» et incompréhensible. La surprise vient du fait que l'idée de mosaïque est essentielle à la réflexion de Laín Entralgo et qu'elle semble fondamentale pour la représentation que J. Marías s'est forgée de l'Espagne. Une longue partie descriptive de l'essai de Laín Entralgo (*¿A qué llamamos España?*) s'intitule «Mosaico multiforme» et on pourra constater plus loin à quel point l'idée de «diversité dans l'unité», et celle de «place spécifique de la Castille» a pu nourrir la réflexion finiséculaire de J. Marías.

<sup>1</sup> Pedro Laín Entralgo, *¿A qué llamamos España?*, Madrid, Espasa Calpe, 1971, réédition de 1984. L'apparence de démarche empirique est renforcée par le début de l'essai : «[...] ¿cómo es la tierra de España? [...] ¿cómo es su cielo? Escribo estas líneas muy cerca de la frontera de España, en el seno del país vasco-francés. Salgo de la casa en que habito, camino algunos pasos, y desde el borde del mar, aquí, en este rincón, domesticado y manso, bravío y ya infinito poco más allá, veo las primeras cimas de la tierra española [...]».

## "L'Espagne comme problème", "l'Espagne comme solution"

Même si la formulation ou même les conclusions peuvent différer, cette double lecture (sur le paysage, mais surtout sur le contemplateur) est désormais classique. P. Laín Entralgo d'ailleurs en souligne les effets lorsqu'il évoque la génération de 98. A travers sa tentative de formalisation il distingue chez les auteurs de 98 le «paysaje-regazo» et le «paysaje-suelo». Le premier se réfère au paysage de la région natale, le second au paysage castillan. Or s'il est plausible d'attendre que le «paysaje-regazo» soit une émanation de celui qui le décrit, on pouvait espérer que la génération de 98 introduirait plus de distance dans sa relation au «paysaje-suelo». De fait, P. Laín Entralgo constate qu'il n'en est rien et il pose comme obligation l'effort que tout Espagnol doit tenter pour porter sur la Castille un regard qui, libéré de tout jugement historique, cherche à atteindre l'essence du paysage

El descubrimiento del paisaje castellano fue una faena estética impregnada de historicismo. Llamar «llanuras bélicas y páramos de asceta» a las tierras altas de la cuenca del Duero, es sin duda honda verdad y grande y hermoso acierto literario ; pero entre la mente y la pluma de quien así escribía [...] todo un modo de sentir y juzgar la historia de España había interpuesto. Y como en el verso de Machado, en el verso y en la prosa de todos sus camaradas de generación. Sí : a la vista de su escueta realidad física, con los ojos del alma puestos no más que sobre esa nuda realidad, hay que esforzarse por deshistorizar y esencializar, en la medida en que un español puede hacerlo, la visión y la vivencia del paisaje de Castilla.<sup>1</sup>

### L'ESSENCE DE CASTILLE

Or l'effort de P. Laín Entralgo semble vain — sans doute est-il trop Espagnol. Même en rectifiant la représentation d'Ortega y Gasset<sup>2</sup> et après avoir tenté d'analyser “seulement” le paysage castillan («esa nuda realidad»), il retrouve en 1970 les conclusions de la génération de 98. La Castille dans son essence n'est pas un paysage-refuge ni le sein maternel. Elle est le sol âpre sur lequel il faut construire une vie qui, d'une certaine

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 25.

<sup>2</sup> *Ibidem*. A une citation empruntée à Ortega y Gasset : «¡ Caballero, en Castilla no hay curvas !». PLE répond avec une malice bienveillante : «la tierra castellana [...] no tiene tantos trechos en que verdaderamente descansa de ser curva [ ..]».

manière, est déterminée ou tout au moins conditionnée, par la nature physique de ce sol <sup>1</sup>. Mais la question n'est pas tant, ici, de préciser ce paysage castillan que de constater qu'il constitue encore pour P. Laín Entralgo la pierre angulaire de l'ensemble du territoire hispanique et même ibérique<sup>2</sup>. Pour reprendre ses termes, entre son esprit et sa plume s'est aussi interposée toute une manière de sentir et de juger l'histoire de l'Espagne. Il en convient d'ailleurs en reconnaissant que tenter, vers 1970, une lecture innocente et adamique du territoire relève de l'utopie<sup>3</sup>. Sa vision est intimement liée à ses choix historiques. Or, nous retrouvons à ce niveau le primat castillan.

[...] en qué consiste eso de «ser español» ? [...]

Entendida la expresión «ser español» como la etiqueta de un modo unívoco de ser y de vivir, ¿no equivaldrá, en virtud de muy poderosas razones históricas, a la expresión «estar castellanizado» ? <sup>4</sup>

De fait, en raison même des circonstances historiques, «être espagnol» équivaut à «être castillanisé» et envisager une «décastilla-nisation» de certaines régions relève du songe<sup>5</sup>. Peu importe d'ailleurs que l'auteur semble peu satisfait du niveau d'analyse auquel il est parvenu dans l'appréhension de l'essence castillane. Ainsi arrivé à la moitié d'un ouvrage très riche en définitions précises et minutieuses, il tente de délimiter ce que peut signifier «être castillan» en examinant ce que signifie «être catalan», «être basque», «être galicien». Approche redoutable s'il en est, d'autant plus que le présupposé implicite du primat de Castille demeure latent.

D'ailleurs, à l'intérieur du cadre cité, les propos de Laín Entralgo laissent une certaine latitude. L'Espagne apparaissant sous le signe de la diversité, l'échange est rendu non seulement possible mais encore nécessaire puisqu'il contribue à préserver la dignité de ce qui est catalan.

---

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 76 «Para bien y para mal, lo que política y vitalmente ha dado unidad, no uniformidad, a los distintos pueblos de Iberia, ha sido, muy en primer término, la obra histórica de Castilla».

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 31.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 60-61.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 76.

## "L'Espagne comme problème", "l'Espagne comme solution"

Ce dialogue est légitimé par le fait que le "mode de vie profond" de la Catalogne («la *vividura*» catalane selon les termes de Laín Entralgo inspirés par Américo Castro) remonte au Moyen Age et se maintient jusqu'à nos jours ; même chose pour la Galice et le Pays Basque bien qu'à des degrés divers. Il convient donc d'affirmer une spécificité de ces entités mais sans remettre en cause le rôle particulier sinon prépondérant de la Castille. Laín Entralgo affirme par deux fois<sup>1</sup>

Sólo en función de España, de la constitutiva diversidad de España, puede plantearse de una manera no utópica el problema de «lo catalán» ; pero, al mismo tiempo, sólo en abierto diálogo con una Cataluña no herida puede resolverse de modo no conflictivo el problema de «lo español».

Dans cette ébauche, nous avons cherché à démonter le mécanisme des pièges multiples qui guettent la réflexion la plus avertie y compris lorsqu'elle est consciente des dangers qui la menacent. Soucieux de porter un regard «deshistoricisé» sur la Castille, Laín Entralgo n'a de cesse de la rétablir dans son primat initial. Comme si tout l'effort critique se heurtait à la conviction intime qui, au fil des pages, finit par s'imposer. De la même manière, dans le cas de J. Marías, son projet historique semble dès le départ (c'est-à-dire dès «El argumento», p. 61) établi sur la conviction qui l'amène à placer l'Espagne héritière de la Castille au centre d'un édifice qu'il est urgent d'affirmer et d'affermir — sinon de consolider — par une perspective d'avenir. Si cela est nécessaire — et ça l'est —, il faut le protéger contre les doutes et les atteintes qui, de toutes parts et de tous les âges, sont de nature à voiler ce qui désormais doit être un projet sinon un destin.

### LA SOLUTION PAR LE HAUT, «TERRITORIO» VS «ACTITUD»

En effet, la réflexion sur la place de la Castille dans l'ensemble hispanique dépasse la simple thématique générationnelle ou académique. En cette fin de XXème siècle, elle se présente encore comme un élément de projet, comme une piste possible pour une Espagne future. En cela la

---

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 105 et 108. La première fois à propos de la Catalogne, la deuxième à propos de la Galice avec une démarche similaire mais avec des termes qui tiennent compte de la diversité des situations, des relations et des étapes passées. La citation se trouve à la page 105.

démarche de J. Marías est prometteuse. A certains égards et toutes différences gardées, on la retrouve chez Ramón Tamames. Mais il importe, nous semble-t-il, qu'elle ne contienne pas, en germe, les éléments susceptibles d'entraîner son invalidation. Parce qu'elle est riche de possibilités, il convient d'appliquer à l'analyse de Marías ce qu'il déclare lui-même à propos des clivages droite-gauche, il ne faut pas «sous-estimer la résistance à penser, la propension à «rechuter» («volver»)<sup>1</sup>.

Ces préventions naissent du texte même de J. Marías qui revient substantiellement sur cette question de la Castille. Mais à la solution de Laín Entralgo qui était horizontale et géographique, Marías substitue une solution verticale par l'intégration de Castille dans un projet : l'Espagne. Il rappelle la genèse de sa réflexion<sup>2</sup> qui — comme par hasard ?— était contemporaine du texte cité de Laín Entralgo

En 1974 empleé esta expresión por primera vez. Al lado de la de Ortega en 1921 —«Castilla ha hecho a España y Castilla la ha deshecho»— y la de Sánchez-Albornoz, pronunciada, según recuerda en 1975, en las Cortes Constituyentes de 1931 —«Castilla hizo a España y España deshizo a Castilla» —, propuse esta fórmula : «Castilla *se hizo* España» ; y poco después la aclaré diciendo : «Castilla se dedicó, no a hacer España, sino a *hacerse* España.»<sup>3</sup>

Après le mariage des Rois Catholiques en 1469, qui marque territorialement une étape importante de l'«espagnolisation» de la Castille, la prise de Grenade est, aux yeux de Marías, une initiative *castillane* qui se fait au nom *de toutes les Espagnes* : «Il s'agit donc d'une entreprise de la Castille *espagnole* qui va au-delà de ses intérêts médiévaux particuliers et qui la projette *déjà* vers sa dimension nationale».

Con lo cual, dicho sea de paso, lo que hace Castilla es ser fiel a su proyecto originario, a no considerarse como un «territorio» sino como una «actitud», como una voluntad de integración.

---

<sup>1</sup> Julián Marías, *España inteligible*, Madrid, Alianza Universidad, 1985, éd.1993, p. 390.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 145.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

## "L'Espagne comme problème", "L'Espagne comme solution"

L'apparition de l'Espagne comme nation marque le terme de l'espagnolisation de la Castille. La découverte de l'Amérique la place en situation de supranationalité. Alors que les pays voisins se trouvent confrontés à des logiques de nations intraeuropéennes, l'Espagne ou plutôt les Espagnes sont devenues une supranation transeuropéenne animée par des projets fidèles aux desseins initiaux. Pour Marías, ces innovations successives ne sont pas analysables avec les instruments utilisés par les autres et cette nouveauté dans la complexité est de nature à expliquer l'incompréhension dont l'Espagne est victime alors et depuis lors. De là le rôle dévolu à la légende noire dans la réflexion de l'essayiste. En cela aussi il s'inscrit dans une généalogie.

### VÉRITÉ ET SIMULACRES

Ce questionnement sur l'Espagne est également traversé depuis ses origines par l'opposition entre l'être et le paraître. Elle a connu des fortunes diverses et donné lieu à des polémiques célèbres dont la légende noire est une des illustrations les plus connues. Or, nous pouvons remarquer que, dans certains cas, ses composantes se maintiennent encore sans véritable renouvellement.

Julián Marías cède à un de ces travers : l'histoire de l'Espagne aurait été écrite, y compris par les Espagnols, en adoptant le point de vue d'autres pays européens. Si les méthodes choisies étaient pertinentes lorsque les historiens étrangers les appliquaient à leur nation, elles ne permettraient pas de comprendre la réalité espagnole. De là l'impression d'étrangeté, de flou et d'approximation que Marías déclare avoir ressenti en lisant la plupart des études sur l'Espagne, traversées parfois par des éclairages pertinents<sup>1</sup>. Il convient de remarquer que cet essayiste va avoir besoin de ce regard dévalorisant porté par autrui pour opérer un renversement qui s'inscrit lui aussi dans une tradition.

Francisco Ayala offre un autre exemple récent de la permanence de la polémique. Le caractère stéréotypé affecte deux niveaux : d'une part la structure de cette vision réciproque, d'autre part l'analyse qu'elle génère et, par voie de conséquence, les réactions. Si le mécanisme de l'échange reste figé, ce qui peut se comprendre, son analyse n'évolue pas davantage.

---

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 13.

Chargé en 1985 d'inaugurer une chaire à la New York University, Francisco Ayala proposa un cours sur «Continuité et changements dans la société espagnole». Celui-ci commença, selon une tradition maintenant établie, par l'évocation de l'image dite «vulgaire et courante qu'on se faisait et qu'on se fait encore de [l'Espagne] tant à l'extérieur qu'à l'intérieur même du pays»<sup>1</sup>. Son propos était d'étudier «la réalité sociale sur laquelle s'était fondée cette image conventionnelle de l'Espagne afin d'essayer de déterminer, ce qui, dans les institutions et les coutumes actuelles, a pu se maintenir depuis l'époque baroque, ce qui a changé depuis lors, et quelles sont, au bout du compte les valeurs qui persistent dans la société, par opposition aux stéréotypes traditionnels». Considérons seulement ici les notions qu'il manie. Elles sont utilisées sur trois chapitres : la marginalité, les topiques forgés ou diffusés par les voyageurs (ou écrivains-touristes), le caractère espagnol. Cet ensemble forme une unité autour de l'idée de simulacre de l'Espagne selon une dynamique héritée du XIX<sup>e</sup> siècle. Or cette notion est particulièrement difficile à utiliser car elle joue constamment de l'opposition être-paraître qui, là aussi, enferme l'analyse dans une série de pièges.

Parfois, cette mécanique se trouve synthétisée ici jusqu'à la caricature ainsi Ayala interroge un «bon connaisseur» des pays de culture hispanique afin que, sur la base de son «expérience de voyageur», il lui révèle le trait le plus dominant du caractère espagnol. Sa réponse («una especie de resentido orgullo, manifiesto [...] desde lo adusto hasta lo más irónico y aun jocoso») provoque un enchaînement curieux où se mêlent la résignation, l'agacement et le dépit. Ce malaise qui s'inscrit dans une tradition au moins séculaire débouche sur l'affirmation d'un sentiment d'incompréhension unilatérale. Tandis que les Espagnols seraient volontiers accueillants voire enthousiastes vis-à-vis des créations étrangères, les étrangers se tourneraient vers les Espagnols d'une manière distraite, et ils contemplerait l'extravagance espagnole avec une curiosité amusée. Depuis la Renaissance l'Espagne serait excentrée<sup>2</sup>. Le seul champ laissé à la création culturelle espagnole serait celui régi par la mode, ses fluctuations et ses caprices. Ses axes majeurs seraient la complaisance dans le pittoresque ou l'horreur de la légende noire.

---

<sup>1</sup> Francisco Ayala, *La imagen de España*, Alianza Editorial, 1986, p. 10.

<sup>2</sup> Si on considère la période proposée comme début de la marginalisation, l'explication ébauchée par F. Ayala se situe, partiellement semble-t-il, dans la perspective ouverte par Américo Castro, *La realidad histórica de España*, 1984, et *Aspectos del vivir hispánico*, Chile, 1949, Alianza Editorial, 1970, 1987.

## "L'Espagne comme problème", "l'Espagne comme solution"

On remarquera le caractère habituel, quasiment stéréotypé, de cette démarche. Elle n'est d'ailleurs pas sans intérêt puisqu'elle contribue à mettre en évidence les variations de ces imageries multiples et superposées. Par exemple, on pourrait noter qu'aux vers célèbres de A. Machado (*Castilla miserable...*) écrits au début du siècle répond maintenant un engouement des Espagnols pour tout ce qui est étranger.

Así, mientras los pueblos de cultura hispánica tienen puestos los ojos en el extranjero, y cualquier producto de la espiritualidad ajena es recibido, aceptado, apreciado y supervalorado con premura [...], el extranjero se vuelve hacia nosotros en actitud distraída y contempla con curiosidad divertida y atónita nuestra extravagancia.<sup>1</sup>

Cette démarche contribue également à élargir à notre siècle une réflexion qui restait cantonnée au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ainsi, les propos de F. Ayala sur E. Hemingway, notamment sur son roman *Pour qui sonne le glas?* sont également intéressants. D'une part, parce qu'au sujet de cette œuvre, il suggère une conjonction entre la vision pittoresque et la vision tragique de l'Espagne. D'autre part, parce que le choix de cet auteur est de nature à entraîner des études sur la vision de l'Espagne au XX<sup>ème</sup> siècle, champ peu exploré malgré le nombre des publications<sup>2</sup>. Les remarques faites sur la trilogie de Saura (*Carmen, Bodas de sangre, El Amor brujo*) pourraient être étendues à bien d'autres films. [Les retours au monde rural relevés par Agustín Sánchez Vidal dans la conférence initiale sur le cinéma de Pedro Almodóvar peuvent s'inscrire dans ces nostalgies et ces affirmations identitaires].

Cependant elle contribue à maintenir encore les travers qu'elle dénonce. Nous prendrons deux exemples. Le premier se réfère aux stéréotypes. Ayala n'a de cesse de les dénoncer. Or, dans le même temps, il s'empresse de recueillir les trois mots qu'une américaine rencontrée par hasard associe au monde hispanique («*Señorita... Sombrero... Mañana...*») et il se lance dans une exploration sémantique à partir d'une base aussi fragile<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> F. Ayala, *La imagen de España, ...*, p. 21.

<sup>2</sup> Voir par exemple les 600 titres relevés par Nathalie Santander, *Censo bibliográfico de la literatura de viaje y de las guías turísticas [por España] entre 1896 y 1950*, Mémoire de maîtrise, Clermont-Ferrand, Institut d'Etudes hispaniques, 1995.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 34.

Ailleurs, F. Ayala cite opportunément un essai de José Antonio Maravall *Sobre el mito de los caracteres nacionales*, qui met en évidence les variations auxquelles sont soumises les opinions sur un pays en fonction des relations de pouvoir existant à une époque déterminée. Cette approche mythoclaste de Maravall invite à relativiser la notion de «caractère national» et à analyser historiquement les enjeux à des périodes-clés. Or, de fait, Ayala adopte une démarche différente : en définissant la nation comme un cercle ou un réseau situé entre d'une part la famille et la commune et de l'autre la communauté linguistique et religieuse, il établit que tout cercle représente une unité — aussi hétérogène soit-elle — et qu'à ce titre elle offre la possibilité d'être définie en termes de traits dominants, donc, de caractère<sup>1</sup>.

De fait, la démarche de F. Ayala présuppose encore l'idée de «caractère des nations» et sa plongée dans l'Espagne de la Contre-Réforme n'a d'autre but que de montrer que les analyses produites par les romantiques sur le théâtre et la société espagnole du Siècle d'Or étaient erronées au moins partiellement. Cette volonté de rétablir la vérité entre dans la tradition séculaire des polémiques autour de l'Inquisition, du despotisme, de l'honneur, du pittoresque, de la légende noire.

Elle s'inscrit dans le vaste débat sur la dénonciation des simulacres mais, malgré un grand nombre de notations intéressantes, elle offre peu de moyens de progresser. De ce point de vue, Pedro Laín Entralgo avait tenté une formalisation qui, par un jeu de masques, permet de mieux comprendre certains aspects du phénomène.

## LE JEU DES MASQUES

A la question de savoir en quoi consiste le fait d'«être espagnol», P. Laín Entralgo apporte des réponses multiples dont l'une est la suivante :

[...] la respuesta [...] exige hoy — con más precisión : viene exigiendo desde la segunda mitad del siglo XVIII — una meditación previa acerca del disfraz. Simplemente bosquejada o formalmente construida una teoría antropológica del disfraz, si se tiene afición al empleo de epígrafes altisonantes. [...] el disfraz es « un instrumento que el disfrazado sobreañade a su persona para ocultarla

---

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 68.

## "L'Espagne comme problème", "l'Espagne comme solution"

ante los demás, el *disfraz como máscara*, o un vestido que ocasional o habitualmente uno adopta con la intención de parecer — y por lo tanto de ser socialmente — algo de lo que él quiere ser, el *disfraz como autorrealización*.<sup>1</sup>

L'intérêt de cette formulation est de permettre d'établir parfois une équivalence entre la vérité et le simulacre et de les appréhender comme deux modalités, au moins, de l'existence. Certes, le simulacre est encore, sous la plume de Laín Entralgo, un déguisement ou un masque derrière lequel la personne se cache. Mais l'intentionnalité, le désir ou la volonté transforment ce paraître en être et en réalisation. Référée à une situation concrète, cette formulation renvoie à deux modalités de l'existence dont l'une serait intime, privée et secrète et l'autre serait sociale. La seconde serait une façon de se fondre dans un courant, d'en adopter les contraintes d'apparence afin d'être acteur, c'est-à-dire réel et existant pour les autres. Mais Laín Entralgo n'exclut pas la possibilité que cette deuxième modalité soit plus "authentique" que la première en ce sens qu'elle peut révéler un "être profond" (*naturaleza*) ou un projet (*vocación*) c'est-à-dire un être à venir :

[...] tal disfraz puede poseer, respecto del verdadero y genuino ser de la persona que lo adopta, un grado mayor o menor de autenticidad, según corresponda más o menos a lo que en esa persona es naturaleza y vocación.<sup>2</sup>

Par ailleurs, cette double modalité (pour simplifier : l'intime — c'est-à-dire "ce qui est le plus en dedans" — et le social) permet de mieux approcher la variation des masques. La contrainte ou l'exigence sociale, la volonté d'adopter une attitude qui soit à la mesure de l'éthique choisie, oblige le sujet à tendre vers une réalisation de lui-même. Ce mouvement peut prendre donc la forme d'un sur-être qui n'a pas la valeur dépréciative attribuée au simulacre et qui, pourtant, obéit aux mêmes mécanismes. Aussi Laín Entralgo fait-il très justement remarquer que dans certaines circonstances de la vie publique Unamuno pouvait apparaître plus vrai que nature, ou selon l'expression de l'auteur, «disfrazado de Unamuno». Et

---

<sup>1</sup> P. Laín Entralgo, *¿ A qué llamamos España ?*, p. 60-61.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 62.

soulignant à quel point cette forme d'«auto-réalisation» par le déguisement lui semble fréquente et significative parmi les Espagnols, il conclut :

en el habitual modo de ser y vivir del español hay una tónica y fuerte inclinación a actuar socialmente «disfrazado de español». ¿ O no es así ?<sup>1</sup>

Dès lors, le masque n'est pas forcément une altération de l'être pas plus qu'il n'est l'ensemble des traits d'un quelconque «caractère». Cette notion devient caduque car elle tend à figer de manière indélébile («sugiere la idea de algo definitivamente acuñado y troquelado») un phénomène qui est de l'ordre de la variation. P. Laín Entralgo préfère parler de manière humaine d'être et de vivre («ese modo humano de ser y de vivir») dont on peut dégager les traits dominants.

Cette explication par les masques avait le mérite d'établir une corrélation avec une autre opposition, celle de la personne et du personnage, et d'ouvrir une voie moins passionnelle (moins "historicisée").

Pourtant l'utilisation que fait P. Laín Entralgo de ces distinctions est assez décevante pour deux raisons. D'une part il réintroduit un lien étroit et, implicitement, une hiérarchie entre les deux modalités. Ainsi, appliquée à l'histoire son ébauche de théorie des masques se résume à une plus ou moins grande adéquation entre un intérieur et un extérieur. Pendant la période faste, c'est-à-dire entre Lépante et le désastre de l'Invincible Armada, l'Espagnol est animé d'une conviction intime qui se traduit par une réalisation sociale de sa personne, un rayonnement authentique et conquérant, légitimement exhibé. Après le désastre, le doute, l'ironie, l'inquiétude s'installent et l'apparence devient pompeuse et factice. Après Rocroy, les convictions sont fossilisées sur le souvenir des gloires passées tandis que commence à poindre une rancœur secrète à l'égard des nouveautés de l'Europe, à l'extérieur, le masque devient déguisement résiduel et anachronique : Inquisition, pureté de sang, mépris des sciences expérimentales, etc. Il faut attendre le début du XIX<sup>ème</sup> siècle pour qu'apparaissent de nouvelles figures que P. Laín Entralgo réunit dans la catégorie des «Espagnols sécularisés»; qui semblent entrés dans le siècle par leur deuxième peau, la plus superficielle. De fait, tout au long de son

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 63.

panorama, P. Laín Entralgo n'utilise le système des masques que dans l'opposition habituelle de l'être et du paraître.

De là — et c'est une deuxième déception — que la réflexion sur la question nationale soit limitée par le primat castillan que nous avons déjà souligné. Tout au moins dans ce texte, la réflexion de P. Laín Entralgo oscille entre la reconnaissance d'une modalité «régionale» instituée avant la castellanisation et le primat de l'Espagne face à une affirmation régionale. Reconnaissons que l'auteur parle d'Espagne et non de Castille. La différence est considérable. Cependant, la Castille apparaît toujours comme l'élément central ou majeur (du point de vue géographique, historique, culturel, syntaxique, occurrence) à partir duquel s'organise l'ensemble. Si l'on tient compte des hiérarchies établies auparavant, le poids de la Castille demeure considérable. Or la dualité initiale des masques permettait des combinaisons qui n'ont pas été explorées.

## PROJET CONTRE LÉGENDE NOIRE

Cependant cette réflexion sur les masques nous permet de mieux comprendre comment, dans cette généalogie, peut s'insérer la notion de dépassement qui sous-tend certains aspects de la pensée de J. Marías.

L'intérêt primordial de sa thèse réside dans l'importance accordée à la notion de projet historique. Elle se situe dans le prolongement de la «actitud» évoquée plus haut. La reconquête n'est pas une expansion territoriale, auquel cas elle serait simplement une conquête, elle est la récupération d'une «Espagne perdue» dont la présence idéelle s'offre comme la représentation d'une Espagne saisie dans sa totalité<sup>1</sup>. La lente récupération de cette globalité fait de la Castille non pas un territoire mais un projet qui se déplace au fur et à mesure de son auto-réalisation<sup>2</sup>. La Castille se fond dans l'Espagne qu'elle construit. Lorsqu'il compare l'Espagne musulmane et l'Espagne chrétienne, J. Marías considère que la première est, de loin, celle qui domine ; pourtant, au résultat, c'est la seconde qui deviendra l'Espagne car elle a un projet permanent qu'elle parvient à réaliser et qui rend son histoire intelligible.

---

<sup>1</sup> J. Marías, *España inteligible*, (. .) p. 128.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 129.

Les périodes de décadence ne sont en fait que des phases où le projet se fait moins visible, surtout pour les Espagnols eux-mêmes. Elles correspondent à des moments où l'espoir est en crise et où les esprits sont gagnés par la désillusion<sup>1</sup>. C'est le cas entre 1640 et 1714. Au contraire, la période suivante (1714-1788) marquerait un renouveau car l'Espagne se fixe comme objectif sa propre construction («acomete directamente la construcción de España»)<sup>2</sup>.

En raison de l'importance même du projet historique, la légende noire se hisse au rang de véritable acteur dans l'histoire. En opérant une dévalorisation systématique du pays tout entier, elle a atteint, à certaines époques, la capacité qu'avait ce pays de se fixer des objectifs, de générer des désirs, de poursuivre les entreprises engagées. Or, pour J. Marías, ces aspects sont «l'élément capital de la réalité humaine et, par conséquent, de l'histoire»<sup>3</sup>. Mais le plus grave réside dans le caractère extensif de ses effets

La Leyenda Negra consiste en que, partiendo de un punto concreto, que podemos suponer cierto, se extiende la condenación y descalificación a *todo el país a lo largo de toda su historia, incluida la futura*.<sup>4</sup>

Pour l'auteur, la légende noire surgit au XVI<sup>e</sup> siècle, au moment où l'Espagne est une puissance qui s'étend largement sur deux continents. Objet tout à la fois de crainte et de convoitise, elle offre alors un large front, propice à des attaques multiples qui vont converger et se liguier contre les desseins du pays<sup>5</sup>. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Espagne est à nouveau victime d'une nouvelle recrudescence de la légende noire qui serait due, cette fois, à une profonde méconnaissance du pays y compris par les philosophes des Lumières<sup>6</sup>.

Cette situation aurait profondément affecté l'histoire de l'Espagne durant ces quatre derniers siècles, et seuls les Espagnols les plus lucides auraient échappé à ses effets immédiats. Au terme de cette longue phase,

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 259.

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 267.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 179.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 202.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 199-211.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 296-301.

l'Espagne serait à nouveau à la croisée des chemins. Il est significatif que le dernier chapitre de l'essai porte comme titre «La empresa de nuestro tiempo». J. Marías propose de porter un regard prospectif afin de perpétuer le projet initial castillan en l'adaptant aux nouvelles données et contraintes de la situation actuelle.

Cette volonté de construire un projet se retrouve dans la démarche de Ramón Tamames<sup>1</sup>. Il considère lui aussi que, de nos jours, le déficit le plus important est celui de la conscience historique sans laquelle il n'est pas possible d'envisager «la recherche d'une pré-configuration du futur»<sup>2</sup>. De ce fait, les Espagnols sont à la merci de n'importe quelle colonisation culturelle et intellectuelle qui s'insinue dans les esprits, la plupart du temps à travers les médias. Retrouver la conscience historique passe par la valorisation de «l'immense trésor historique et monumental accumulé dans le pays». Il s'agit aussi de susciter une nouvelle régénération basée sur la science, la technique et la liberté qu'entraîne une convivialité créatrice<sup>3</sup>.

Sous la plume de l'économiste, la question des territoires apparaît, à l'heure actuelle, largement dépassée. Pour lui «la vieille obsession inutile de l'État unitaire» a cédé le pas devant l'État des autonomies<sup>4</sup>. Il fait le point de la situation : «[...] podría decirse que España no es ni un Estado unitario, ni tampoco un Estado de estructura federal». Les alternatives qu'il présente, y compris le fédéralisme, semblent particulièrement ouvertes et de nature à désamorcer les dramatisations auxquelles ce thème nous a habitués. La voie constitutionnelle, comme «pacte de distribution de pouvoirs» offre de larges possibilités. Cependant il constate un manque de symboles unitaires effectivement acceptés et affirmés par toutes les autonomies et «l'absence d'un sentiment national généralisé parmi tous les Espagnols». Ce manque de représentation unitaire des 17 autonomies ou républiques est en contradiction avec l'existence d'une langue dont l'usage étendu doit être considéré comme une opportunité majeure. Le bilinguisme doit être respecté par tous y compris par les autonomies, la

---

<sup>1</sup> «Pero por encima de la volatilidad de una cosa u otra, me parece claro que el futuro se construye en función de las voluntades aunadas, en torno a un proyecto. Resurge de nuevo Ortega, con su idea de la razón vital, que subyacía antes en Joaquín Costa, que se entreveía en Jovellanos, que incluso se intuía en el Quevedo de «Miré los muros de la patria mía...», Ramón Tamames, *La España alternativa*, Madrid, Espasa Calpe, p. 22.

<sup>2</sup> Ramón Tamames, *La España alternativa*, Madrid, Espasa Calpe, p. 16-17.

<sup>3</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>4</sup> Ramón Tamames, *La España alternativa ...*, p. 114.

dimension internationale étant une donnée incontournable qui, selon l'auteur, exigerait une implication plus importante de l'État<sup>1</sup>

[...] para muchos ciudadanos españoles, ignorar el buen uso del castellano, de la *lengua española oficial del Estado*, sería una operación nefasta y empobrecedora de todos. Las referencias en el capítulo I de este libro a Nebrija, y a los 400 millones de hispanohablantes del año 2000, *nos exoneran de más insistencia*.

Pour J. Marías il s'agit, en premier lieu, de reconstituer les Espagnes ou de mieux affirmer les points communs et les convergences du «monde hispanique». Il fixe comme objectif de pouvoir dire le plus vite possible «nosotros los hispánicos». Là encore le projet, cette aspiration vers une image future, doit être un élément fondamental car la fragmentation qui s'est opérée au début du XIX<sup>e</sup> siècle détruit «le véritable horizon projectif»<sup>2</sup>. Il est facile de reconnaître dans cette quête de J. Marías, la supplantation transcontinentale perdue, capable de devenir un nouvel espace idéal, prolongement contemporain du projet de la Castille espagnole. Cependant, cette aspiration laisse planer un doute sur l'intégration européenne. Certes, il indique bien : «Un español podrá y deberá pensar : nosotros los europeos»<sup>3</sup> mais où est le projet sur l'Europe ? Faudrait-il le chercher dans une communauté d'histoire, de projet et de pensée ?

En second lieu, l'Espagne doit continuer d'affirmer les valeurs chrétiennes qui, selon J. Marías, sont consubstantielles à son projet, dans sa nature et son histoire. Sans le christianisme l'Espagne est incompréhensible. On retrouve ici, la capacité d'auto-réalisation dont parlait Laín Entralgo. Selon cette lecture l'Espagnol n'est que dans l'auto-projection ; il a compris que la vie «est une mission et c'est pourquoi il l'a mise au service d'une entreprise transpersonnelle»<sup>4</sup>. Il ne s'agit pas d'un christianisme qui serait forcément religieux. Il s'agirait d'un christianisme qui pourrait être indépendant de la religion. Faut-il songer à une démocratie-chrétienne ? Bien évidemment cet aspect ne peut qu'entraîner de vastes débats.

---

<sup>1</sup> *Ibidem*, p. 113 et 34-38 pour le renvoi au chapitre sur «*El idioma de Nebrija*».

<sup>2</sup> *Ibidem*, p. 413.

<sup>3</sup> J. Marías, *España inteligible*, ...p. 415.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 421.

## CONCLUSION

La référence à la fin du siècle dernier est évidente, pour Julián Marías elle remonte même à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, moment où l'Espagne a pâti de la résurgence de la légende noire. Entre la génération de 98 et celle de 93 (cette génération de la *resaca*), on trouve de nombreux points communs et les derniers se réfèrent volontiers à leurs prédécesseurs.

A certains égards, il est étonnant de voir la permanence de certaines analyses. La fonction dévolue à la Castille est l'exemple le plus caractéristique. Nul doute que cet aspect est de nature à alimenter des débats. Au bout du compte, que ce soit au nom du «territoire», de l'«attitude» ou du «projet», la Castille demeure au centre de l'édifice. Pour R. Tamames, le champ des possibilités est beaucoup plus ouvert, notamment dans le cadre des autonomies, mais, réalisme économique et géopolitique oblige, la langue de Nebrija est le sang qui irrigue une communauté intercontinentale de 400 millions d'habitants.

Du point de vue des représentations des "identités nationales", seule la réflexion de Laín Entralgo apporte une piste qui permet d'avancer. La notion de double modalité est de nature à ouvrir la recherche sur une revalorisation du simulacre qui apparaîtrait non comme une forme dégradée de l'être mais comme un «être en situation». L'utilisation par J. Marías de la légende noire est peut-être le point le plus faible de sa réflexion. Elle peut alimenter un climat de suspicion vis-à-vis de l'Étranger et vis-à-vis des critiques légitimes que cet Autre peut formuler. Cette situation serait préjudiciable au «projet» auquel J. Marías aspire. Mais ne brûlons pas les étapes au risque de tomber, dès à présent, sous le coup des premières suspicions. Ce qui est encourageant pour l'Espagne ce sont ces voix qui s'élèvent pour réclamer du futur. L'Espagne n'est plus un problème mais un projet. Dans tous les sens du terme, une résolution. L'Espagne est une solution. En tout cas nous le souhaitons.

